

# **Prosperité et crises (1871-1910)**

Les quarante années suivant la fin de la période pionnière se caractérisent par une série d'événements heureux et malheureux qui confirmeront la vocation agricole et forestière de Saint-Fulgence. Jusqu'au milieu des années 1890, c'est une ère de relative prospérité. Cependant, à partir de 1895, la conjoncture et les circonstances seront telles que la communauté connaîtra des moments difficiles sur le plan économique. Les effets néfastes de ces événements seront en partie compensés par la spécialisation de l'économie locale et par l'expansion de l'espace agraire.

### **L'occupation du sol: de la Ferme à l'Anse-à-Pelletier**

L'espace peuplé en 1871 correspondait à peu de choses comparativement à ce qu'il sera au 20<sup>e</sup> siècle. A la mort des deux fondateurs, Saint-Fulgence se limitait au littoral du Saguenay, entre la rivière à la Loutre et le Remous avec, en plus, l'Anse-à-Pelletier et le début de la «concession des Renard» (rang Saint-Louis).

Les chemins praticables étaient peu nombreux (1). Le «chemin Price», plus tard baptisé rang Saint-Charles et devenu la route régionale, reliait Saint-Fulgence à Sainte-Anne en longeant le littoral. Il se terminait à l'est un peu plus bas que le Remous. Quant au rang Saint-Louis, il se rendait à peine sur le plateau à la hauteur du rang B.

En 1910, l'espace peuplé était transformé. D'abord à son extrémité ouest, alors que la vente de la ferme Valin par la maison Price avait ouvert à la colonisation le secteur en amont de la rivière à la Loutre. Les deux acquéreurs, Thimothée Harvey et Adolphe Boudreault, s'étaient partagé la ferme en deux parties égales. La ligne de partage devint la concession des Harvey, rebaptisée rang Saint-Joseph par la suite. En 1884, trois familles y résidaient (2).

L'expansion de l'aire occupée fut plus rapide du côté est du village. Ce fut d'abord le littoral, en aval du Remous, depuis la Pointe-aux-Pins jusque dans le secteur des Îles. Puis, plus à l'intérieur des terres, le chemin qui allait devenir la route régionale (rang Saint-Laurent) progressa vers l'est, rejoignant l'Anse-à-Pelletier et le canton Saint-Germain (Sainte-Rose-du-Nord) à la fin de la période (voir carte 3). Cette progression de la colonisation a contribué à l'accroissement de la population.

### **L'évolution démographique: premier ralentissement**

Après 1871, l'accroissement rapide de la population qui avait marqué l'époque pionnière diminua de façon radicale. Ce ralentissement s'est fait en deux temps. D'abord entre 1871 et 1891, l'accroissement s'est maintenu autour de 20% (voir tableau 2). Ce qui était beaucoup mieux que l'ensemble du Saguenay (Haut et Bas-Saguenay) dont la population a crû de façon très lente à cette époque. Puis, entre 1891 et 1911, l'inverse se produisit. Alors que l'accroissement de la population était presque nul à Saint-Fulgence (1,6% pour la décennie 1901-1911), il dépassait 25% dans la région.

Ces pourcentages traduisent les conjonctures de l'économie locale et régionale. Les vingt premières années (1871-1891) furent marquées par un essoufflement général de la colonisation au Saguenay (au profit du Lac-Saint-Jean). Même que plusieurs localités comme Chicoutimi, La Baie, Jonquière et Laterrière subirent des diminutions de leur population. Tandis qu'à Saint-Fulgence, l'occupation progressive des terres et l'activité soutenue des scieries favorisèrent la croissance démographique. Après 1891, alors que la situation s'améliorait au Saguenay grâce à la construction des premières usines de pâte et papier, à Saint-Fulgence, l'économie se butait à des problèmes majeurs. Tout ce temps-là, l'augmentation de sa population demeura inférieure à l'accroissement naturel. En d'autres mots, la paroisse perdit beaucoup plus de familles qu'elle n'en accueillit. Toutefois, sa situation était de beaucoup meilleure que celle d'autres paroisses agricoles qui, comme Laterrière, ont vu leur population diminuer constamment pendant la même période (3).

Les nouveaux arrivants furent quand même nombreux, surtout avant 1895. Les ancêtres de plusieurs familles actuelles sont venus à cette époque. Parmi eux, notons les Brisson, les Dallaire, les Girard, les Harvey, les Lavoie et les Turcotte. Ces familles ont fortement contribué au développement des espaces encore inhabités en 1871: Brisson aux Îles, Harvey et Lavoie à la Ferme, etc.

## **L'économie**

Comme indiqué en début de chapitre, les années 1871-1910 ont été marquées par une succession de périodes prospères et de crises. L'économie locale en sortira transformée. D'abord, en agriculture, c'est la régression de certaines pratiques traditionnelles au profit d'une nouvelle production: le lait. L'industrie du bois de

sciage connaîtra, quant à elle, sa part de malheurs. Après la cessation des activités à l'Anse-à-Pelletier, la scierie de l'Anse-aux-Foins fermera aussi ses portes au milieu des années 1890. Enfin, les activités maritimes au Remous déclinèrent rapidement à partir de 1910, après une période de prospérité au tournant du siècle.

### **L'agriculture: l'émergence de l'industrie laitière**

Pendant toute la période qui nous intéresse, la grande majorité de la population vivait encore sur une ferme. Le nombre d'exploitations agricoles augmenta rapidement jusqu'à 1881, puis progressa plus lentement, atteignant les quatre-vingt-onze fermes à la fin de cette période. Pendant ce temps la proportion de la population agricole déclinait, passant de plus de 80% au début à environ 70% en 1911 (4).

L'apparition de nouvelles activités expliquent cette diminution. D'abord, l'accroissement de la population et le développement du village suscitèrent la création de nouveaux emplois de service: cordonniers, menuisiers, forgerons, charrons (constructeurs et réparateurs de voitures à traction animale), charretiers. Ensuite, l'intensification des activités maritimes au Remous augmenta le nombre de travailleurs spécialisés dans ces tâches.

Les cultures changeaient peu. Les céréales, le foin, les légumineuses et les patates constituaient le gros de la production agricole que complétaient les produits du jardin familial et l'élevage de quelques animaux, dont le mouton. La laine de celui-ci servait encore à l'habillement, tandis que le lin perdait du terrain, les familles lui préférant les tissus achetés au magasin. En somme, à cette époque, l'agriculture ressemblait beaucoup à celle qu'on pratiquait au milieu du 19<sup>e</sup> siècle.

Elle visait d'abord à satisfaire les besoins de la famille: aliments, vêtements, énergie (bois de chauffage coupé sur la ferme). Mais, peu à peu, s'ajoutera une nouvelle production qui viendra transformer l'agriculture locale: le lait.

Depuis 1870, l'agriculture québécoise s'était trouvé une nouvelle spécialisation: l'industrie laitière. Le fromage, par ses vertus de conservation, représentait un produit d'exportation très profitable dont l'Angleterre était friande. Aussi, les agriculteurs québécois abandonnèrent-ils la production de céréales aux Ontariens et aux Américains du Mid-West pour satisfaire en fromage la demande britannique (5). Au Saguenay, les premières fromageries ont apparu autour de La Baie et de Chicoutimi au cours des années 1880. Le fromage qu'on y produisait était exporté par bateau vers l'Europe (6).

Les agriculteurs de Saint-Fulgence ne tardèrent pas à tirer profit, eux aussi, de ce nouveau marché. La première fromagerie fut probablement celle située à l'ouest du village, près du rang Saint-Louis. Le premier fromager a été Joseph Harvey, fils d'Ephrem (7). Sa fromagerie fut exploitée par Ernest Tremblay, fils de Barthélémy, à partir du début du 20<sup>e</sup> siècle. Un peu plus tard, une seconde fromagerie a été construite sur le rang Saint-Louis, opérée par Michel Harvey, fils de Joseph «Lélé» (8).

L'émergence de l'industrie laitière a été bénéfique à l'agriculture locale, comme à celle de toute la région. En effet, la «paye de lait» représentait un revenu stable et important pour aider à assumer les grosses dépenses: hypothèque, dettes envers le marchand, équipement agricole. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, pour l'ensemble de la région, cette paye versée aux «patrons» (cultivateurs fournissant du lait à la fromagerie) atteignait annuellement près de 200 \$ par fournisseur (9). Selon l'abbé G. Gagnon, la vente du lait fut en

bonne partie responsable de la hausse du niveau de vie des cultivateurs de Saint-Fulgence:

«Rien d'étonnant (...) si, dans les rangs, les «campes» firent place à de belles grandes maisons.» (10)

La production de fromage ne réglait cependant pas tous les problèmes et l'argent demeurait rare. Les familles agricoles continuèrent donc de faire appel à une foule d'autres activités pour assurer leurs besoins alimentaires ou financiers. Parmi elles, notons la vente d'autres produits tirés de la terre familiale tels les oeufs, qu'on vendait de douze à quinze cents la douzaine (11), et le bois pour le chauffage ou pour la fabrication de pâte à papier (la «pulpe»), qui se vendait 1,50 \$ la corde (12). De plus, on se livrait à la cueillette de fruits sauvages (dont les bleuets), à la chasse et à la pêche (13). Bref, on ne laissait passer aucune occasion d'agrémenter sa table ou d'accroître ses revenus (14).

### **L'exploitation forestière: la fermeture de la scierie d'Anse-aux-Foins**

Entre 1871 et 1910, le secteur forestier connût une évolution assez mouvementée. Au début des années 1870, les deux scieries locales fonctionnaient à plein régime. Puis, vers 1880, lorsque le barrage du lac Saint-Germain céda, la scierie de l'Anse-à-Pelletier fut emportée par les eaux. Elle appartenait alors à Johnny Guay, le gros marchand de Chicoutimi, et était dirigée par Hubert Dallaire; elle ne fut pas reconstruite (15). Néanmoins, la famille Dallaire demeura sur la ferme attenante à la scierie. Le «moulin à scie» sur la rivière aux Outardes fermera également ses portes, mais pas de façon aussi spectaculaire, ni sans avoir connu des moments d'activité intense.

Aussitôt après le Grand feu de 1870, Matthew Wyatt et David Blair agrandirent la scierie d'Anse-aux-Foins. Ils l'opérèrent en société (Wyatt & Blair) jusqu'en 1873, année où Wyatt s'associa à Alexander Fraser et à John Holliday pour former la «M. T. Wyatt & Co.». Wyatt leur céda tous ses droits en 1875 et quitta la paroisse. À partir de cette date, la «A. Fraser & Co.» exploita la scierie depuis Québec, William Anderson gérant les opérations sur place (16).

La compagnie Fraser maintint la production à un très haut niveau. Anderson fit construire un long quai sur les bords de l'Anse-aux-Foins pour expédier les madriers (ils avaient trois pouces d'épaisseur). Des barques les transportaient jusqu'au Remous où ils étaient chargés sur les grands navires océaniques (trois à cinq navires par été) (17).

Les salaires gagnés à la scierie ne dépassaient pas quatre-vingts cents par jour (pour environ douze heures de travail). À l'instar de la maison Price, Wyatt et Fraser payaient leurs employés en bons échangeables au magasin général que la compagnie opérait au village. Selon l'abbé Gagnon:

«Toutes les affaires, paiements, se faisaient avec ces bons. Le curé même devait retirer sa capitation, retenue sur le temps des hommes, au bureau de la compagnie.» (18)

Malgré l'intensité des opérations à la scierie, les affaires de la Compagnie n'allèrent pas très rondement. Déjà endetté de 6 700 \$ envers Edwin A. Jones, bourgeois de Québec, Fraser lui emprunta encore 10 000 \$ en 1892. Incapable de faire face à ses obligations envers Jones, Fraser vendit finalement la scierie à la famille Price, en 1895. La vente fut conclue moyennant le remboursement par Price d'une partie des dettes de



Fraser (19). Peu après, Price mit fin aux activités de la scierie (20). Comme il n'existait aucun régime d'assurance chômage ni d'aide sociale cette fermeture obligea plusieurs familles à quitter la paroisse (21). Le magasin général de Fraser ferma également ses portes et Philippe Bergeron prit la relève comme marchand général.

Quelques années plus tard, le marchand Philippe Bergeron se lança à son tour dans l'industrie du bois de sciage. Son «moulin», situé au lac Laurent, commença ses opérations en 1902. L'été, il employait jusqu'à cinquante hommes. Un quai, construit entre les Îles et l'Anse-à-Pelletier, était utilisé pour l'expédition du bois (22). L'initiative de Bergeron contrecarra quelque peu les effets négatifs de la fermeture du moulin Fraser et donna un second souffle à l'industrie locale.

Si les «moulins à scie» avaient cessé de tourner à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les chantiers, eux, continuaient. Chaque automne, après les premières neiges, les hommes montaient sur les sites de coupe. Plusieurs femmes et enfants les accompagnaient. Les conditions de l'abattage étaient difficiles: travail à la hache, au sciotte et au godendard, transport par cheval ou par boeuf, campements rudimentaires, nourriture parfois insuffisante et toujours très peu variée. Les «beans», qu'on trouvait immangeables avant que des «cooks» de l'extérieur n'apprennent aux cuisiniers locaux comment les apprêter, revenaient inlassablement au menu (23). Les salaires se maintenaient à moins de 18 \$ par mois (24).

## **Les activités maritimes: le déclin du Remous**

La rivière Saguenay devient réellement fjord à la hauteur de Saint-Fulgence. En conséquence, avant que ne soit faite la canalisation de la rivière jusqu'au quai de Chicoutimi, les navires à fort tirant d'eau ne pouvaient remonter plus loin sans risquer de s'échouer. C'est pourquoi l'expédition de la production des scieries et des usines de pâte à papier (pulperies) de Chicoutimi transitaient par Saint-Fulgence. Les océaniques mouillaient en face du village, au Remous, où les barges, les goélettes et les barques transbordaient leur cargaison. Cette activité valut à Saint-Fulgence le titre de «port de mer de Chicoutimi» (25).

Les activités maritimes au Remous remontent probablement à l'époque pionnière de la localité. En 1861, il est fait mention de deux chefs de famille de la paroisse exerçant le métier de navigateur (26). Il est toutefois impossible de mesurer l'importance de cette activité avant la fin du 19<sup>e</sup> siècle. En 1898, six chefs de famille se disaient navigateurs ou arrimeurs (27). L'ouverture des usines de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi n'est pas étrangère à cette progression.

Née de l'initiative d'entrepreneurs locaux, en 1896, la Compagnie de pulpe de Chicoutimi a construit, en vingt-cinq ans, un complexe industriel qui fit de la ville le plus important centre de fabrication de pâte à papier d'Amérique (28). Au début du siècle, elle usinait près de trente mille tonnes de pulpe par année, production qu'elle expédiait en bonne partie par Saint-Fulgence. Une trentaine de navires européens étaient ainsi chargés au Remous chaque été (29), ce qui donnait du travail à plusieurs villageois.

La majorité des océaniques battaient pavillon britannique. D'autres venaient des pays scandinaves et certains marins, de ces derniers navires, profitèrent de leur passage au Remous pour fausser compagnie à leur capitaine. Ils fuyaient les conditions de vie pénibles qu'ils subissaient à bord. En effet, selon le témoignage de l'un d'entre eux, les propriétaires de bateau les payaient très mal, ne les habillaient pas convenablement pour faire face aux basses températures du Golfe et du fleuve Saint-Laurent et les nourrissaient comme des animaux (biscuits de marin grouillant de vers, eau potable rationnée, etc.) (30). Les matelots qui firent défection se nommaient Samuelsen, Olsen, Ellefsen, Frédéricksen, Petersen (31). C'est sans doute pourquoi la localité eut la réputation de patrie des «Vickings» (32).

Les activités maritimes du Remous déclinèrent à partir de 1910. Les administrateurs de la Compagnie de pulpe considéraient que le processus d'expédition de la pâte à papier par Saint-Fulgence (chargement sur les barges à Chicoutimi, transbordement au Remous) coûtait trop cher. Aussi, décidèrent-ils de construire une voie ferrée entre leurs usines de Chicoutimi et le quai de Bagotville pour y embarquer leur production (chemin de fer Roberval-Saguenay, racheté par Alcan en 1926). Le chemin de fer fut complété en 1910, mais ce n'est qu'en 1916 que la Compagnie de pulpe cessa définitivement d'expédier sa pâte par Saint-Fulgence (33). Après la fermeture de la scierie Fraser, l'économie locale subissait un autre choc.

L'expédition de bois et de pâte à papier ne constituait pas la seule relation des gens de Saint-Fulgence avec le fjord: le Saguenay servait également de voie de communication avec les localités de la rive sud, principalement Chicoutimi et La Baie. La principale raison pour utiliser la voie fluviale était naturellement l'absence de pont entre les deux rives du Saguenay. Mais en eut-il existé un en 1870 que les difficultés des

communications terrestres auraient quand même obligé le maintien d'une liaison par eau. Aussi, certains habitants de la paroisse possédaient-ils une embarcation; les autres cheminaient jusqu'à Sainte-Anne afin d'utiliser les traversiers qui s'y trouvaient. Le premier véritable service de traversier de Saint-Fulgence à Chicoutimi a été institué en 1909. Cette année-là, le Conseil municipal accorda à Alphide Girard l'autorisation d'effectuer une liaison quotidienne avec Chicoutimi au moyen d'une embarcation à moteur longue de neuf mètres (trente pieds), la «Jeannette» (34).

### **Les développements communautaires**

Les divers organismes publics mis sur pied pendant la période pionnière (fabrique, commission scolaire, municipalité) poursuivirent et étendirent leurs activités. À l'échelle familiale ou individuelle, d'autres événements marquèrent cette période.

### **La vie religieuse**

L'arrivée d'un prêtre résidant en 1871 ouvrait une nouvelle ère dans le domaine religieux de Saint-Fulgence. Sa présence accentua le rôle du clergé dans les affaires locales: associations pieuses, implication du curé dans la vie paroissiale, meilleur service religieux. C'est ainsi que l'église, construite en 1866, fut progressivement améliorée (meubles, lambris, etc.), et que des annexes furent ajoutées tels le presbytère et l'écurie. Tous ces efforts risquèrent de s'évanouir en 1902 lorsqu'un incendie se déclara dans l'église. Heureusement, l'alerte fut donnée à temps et l'on en fut quitte pour des dommages de quelques centaines de dollars en mobilier et ornements. Peu après, on ajouta un harmonium pour agrémenter les célébrations (35).

Madame Julie Lajoie, épouse de Philippe Bergeron, fut engagée en 1909 pour en jouer les dimanches et jours de fêtes pour un salaire annuel de 20 \$ (36).

La présence du curé assurait un meilleur contact avec les fidèles. La visite paroissiale servait d'ailleurs à cette fin et chacun s'y préparait soigneusement. L'abbé Gagnon relate comment cela se passait vers 1880:

«...la visite de (la) paroisse se faisait dans le temps des fêtes en hiver et la collecte de l'Enfant-Jésus en même temps. Le premier marguillier accompagnait le curé avec sa voiture; les deux autres marguilliers suivaient ensemble. En entrant dans la maison, on se mettait à genoux, le curé donnait sa bénédiction et une bonne poignée de main (...). Ensuite, il faisait le recensement et prenait ce qu'on voulait lui donner pour l'Enfant-Jésus. C'était la plupart du temps des effets car l'argent était rare. (Plusieurs) mères préparaient une ou deux petites boîtes garnies qu'elles faisaient présenter au curé par les plus petits enfants. Le bedeau venait à la suite du curé recueillir son salaire (un écu par année par famille).»  
(37)

Le service religieux n'était pas gratuit; en 1877, en plus de la dîme payée par les cultivateurs (fraction des récoltes), l'Église commença à imposer la capitation aux artisans et aux journaliers. Prélèvement direct, inconnu auparavant, elle fut fixée à 2 \$ par année (38). Enfin, dernière façon d'affirmer sa présence, le curé intervenait, à l'occasion, en faveur de l'un ou de l'autre candidat lors des campagnes électorales, tout comme il s'assurait du respect du dimanche, journée consacrée au Seigneur où tout travail non essentiel devait être re-

porté au lendemain. Même la scierie Fraser, qui fonctionnait pourtant jour et nuit la semaine, suspendait ses activités le dimanche (39).

## L'éducation

La clientèle scolaire croissait au rythme de la population: de soixante-dix élèves en 1871, elle passa à près de cent cinquante en 1911. Si leur nombre augmentait, leur assiduité n'était pas toujours exemplaire: en 1875, le curé se plaignit de ce que la plupart des parents négligeaient d'envoyer leurs enfants à l'école. Les élèves, au début du siècle, étaient répartis entre cinq écoles situées au village, à Valin, au rang Saint-Louis, au Cap des Jeanne (à l'est du village) et dans le secteur des Îles (40). Toutes ces écoles étaient tenues par des enseignantes.

Le métier d'institutrice rurale comportait plusieurs tâches difficiles, voire ingrates. Recrutée par le commissaire responsable de l'arrondissement scolaire, elle recevait un salaire oscillant autour de 125 \$ par année (41). En plus d'enseigner à une classe de vingt à quarante élèves, de la première à la quatrième année, elle devait entretenir l'école: chauffage, entretien mineur, nettoyage, etc. Le programme comprenait les cours de français, d'arithmétique, de catéchisme, de géographie, d'histoire et d'histoire sainte. Le curé veillait spécialement à ce que le catéchisme et l'histoire sainte ne soient pas négligés. La carrière de l'institutrice se terminait généralement à son mariage: élever une famille, tâche exclusivement féminine dans ce temps, était pratiquement incompatible avec la profession d'enseignante.

Le cours primaire s'étendait officiellement sur une période de huit ans: quatre ans à l'élémentaire, deux à

l'école modèle et deux au cours académique. L'école modèle était dispensée au village, où s'établit un instituteur en 1910 (42). Pour un travail équivalent, il recevait trois fois le salaire de sa collègue de l'école de rang et réussissait ainsi à faire vivre sa famille.

## **Équipements et services collectifs**

La période de 1871 à 1910 fut également marquée par l'avènement de plusieurs innovations techniques au service de l'ensemble des citoyens. Certains de ces services sont aujourd'hui assurés par la municipalité ou par le gouvernement, d'autres par des monopoles privés. C'est ainsi que les premiers trottoirs de bois, s'étendant de la scierie Fraser à l'église, furent construits à titre gratuit par William Anderson, le gérant de la scierie (43). Par ailleurs, en 1909, des citoyens se regroupèrent pour doter le village d'un aqueduc. Les tuyaux, en bois, furent installés la même année et les personnes impliquées se rendirent peu après devant le notaire pour arrêter les modalités de leur association (44).

Sur le plan des communications, c'est l'arrivée du télégraphe et du téléphone qui est à souligner. Certes, il existait un bureau de poste depuis 1856, mais l'installation d'une ligne télégraphique, en 1903, accéléra considérablement les communications plus urgentes. L'apparition des premières boîtes téléphoniques précéda toutefois le télégraphe. La première compagnie téléphonique de la région, mise sur pied à Chicoutimi en 1893 par la famille Guay (qui a aussi fondé la Compagnie de pulpe), relia Saint-Fulgence en 1894. Le curé Gagnon indique avoir fait installer une boîte téléphonique au presbytère en 1902, à même la ligne de la Compagnie de Chicoutimi (45). Quelques rares paroissiens firent de même dans les années qui suivirent. Comme il n'y avait pas de central télépho-

nique à Saint-Fulgence, il fallait appeler à Sainte-Anne pour rejoindre un abonné de la paroisse. Aussi, en 1908, une assemblée fut convoquée au presbytère dans le but de former une société de téléphone à Saint-Fulgence. Les arrangements avec la société de Chicoutimi furent rapides et, dès l'été, on procéda à l'installation des lignes et du central. En 1910, une vingtaine de foyers étaient abonnés (46).

Enfin, deux autres initiatives locales sont à noter. Vers 1885, à l'instigation du curé Alfred Tremblay, une sorte de cour des petites causes fut mise sur pied pour régler les conflits mineurs. Outre le curé, Prudent Potvin et Henry Brassard en faisaient partie. On ignore tout des travaux de cette instance, mais elle semble avoir siégé. Selon l'abbé Gagnon, des procès entre concitoyens furent ainsi évités (47). Par ailleurs, une succursale de la Caisse de petite économie (fondée à Chicoutimi en 1907 par Mgr Eugène Lapointe, pionnier des syndicats catholiques) s'ouvrait à Saint-Fulgence en 1908. Elle permettait aux citoyens, surtout les jeunes, de placer leurs épargnes en sûreté (48).

\* \* \*

En somme, la période de 1871 à 1910 s'est caractérisée par des transformations importantes qui renforcèrent les principaux traits de la communauté. À l'origine, colonie agricole et forestière comptant beaucoup sur ses propres moyens pour assurer son développement, Saint-Fulgence a diversifié ses activités et complété son organisation. Aux chantiers et aux travaux des champs s'ajoutèrent l'industrie laitière, le transport maritime et une importante production de bois de sciage tandis qu'on achevait de doter le village d'infrastructures essentielles: aqueduc, téléphone, trottoir, caisse d'économie, etc.. Ce fait n'était certes pas unique à Saint-Fulgence, l'ensemble de la région participant à cette modernisation des activités et des équipements, mais la



localité se maintenait dans le courant régional et national.

Cependant, les choses n'allaient pas sans heurt: Fraser liquida ses biens, le Remous subit la concurrence féroce des quais de La Baie. En dépit de l'amélioration des conditions de vie suscitée par le haut niveau d'activité, la pauvreté demeurait le lot quotidien de la plupart des familles. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup>, les enfants allaient toujours à l'école pieds nus. On «ménageait» les bottines et, le dimanche, pour aller à la messe, on ne mettait ses chaussures qu'une fois arrivé à l'église (49). On économisait sur tout: les chandelles et le savon étaient faits à base de graisse animale recueillie lors de la boucherie automnale (50). Pour les douleurs et blessures musculaires ou osseuses, on faisait appel au «ramancheur». En cas de maladie, le recours à un médecin était exceptionnel; on se fiait plutôt à des charlatans. Ces derniers étaient d'ailleurs suffisamment nombreux au 19<sup>e</sup> siècle pour alerter le curé (51). Pour accoucher, les femmes se référaient à la sage-femme (52). Bref, travail n'était pas synonyme de richesse: on était loin de l'abondance dans les foyers de la localité. Heureusement, la situation s'est améliorée au cours des années suivantes.

## TABLEAU 2

### Population de Saint-Fulgence et du Saguenay 1871-1911

Année	Saint-Fulgence		Saguenay	
	Nombre	Δ%	Nombre	Δ%
1871	535	-----	11 812	-----
1881	655	22,4	13 801	16,8
1891	777	18,6	14 224	3,2
1901	834	7,3	16 225	18,9
1911	847	1,6	22 900	41,1

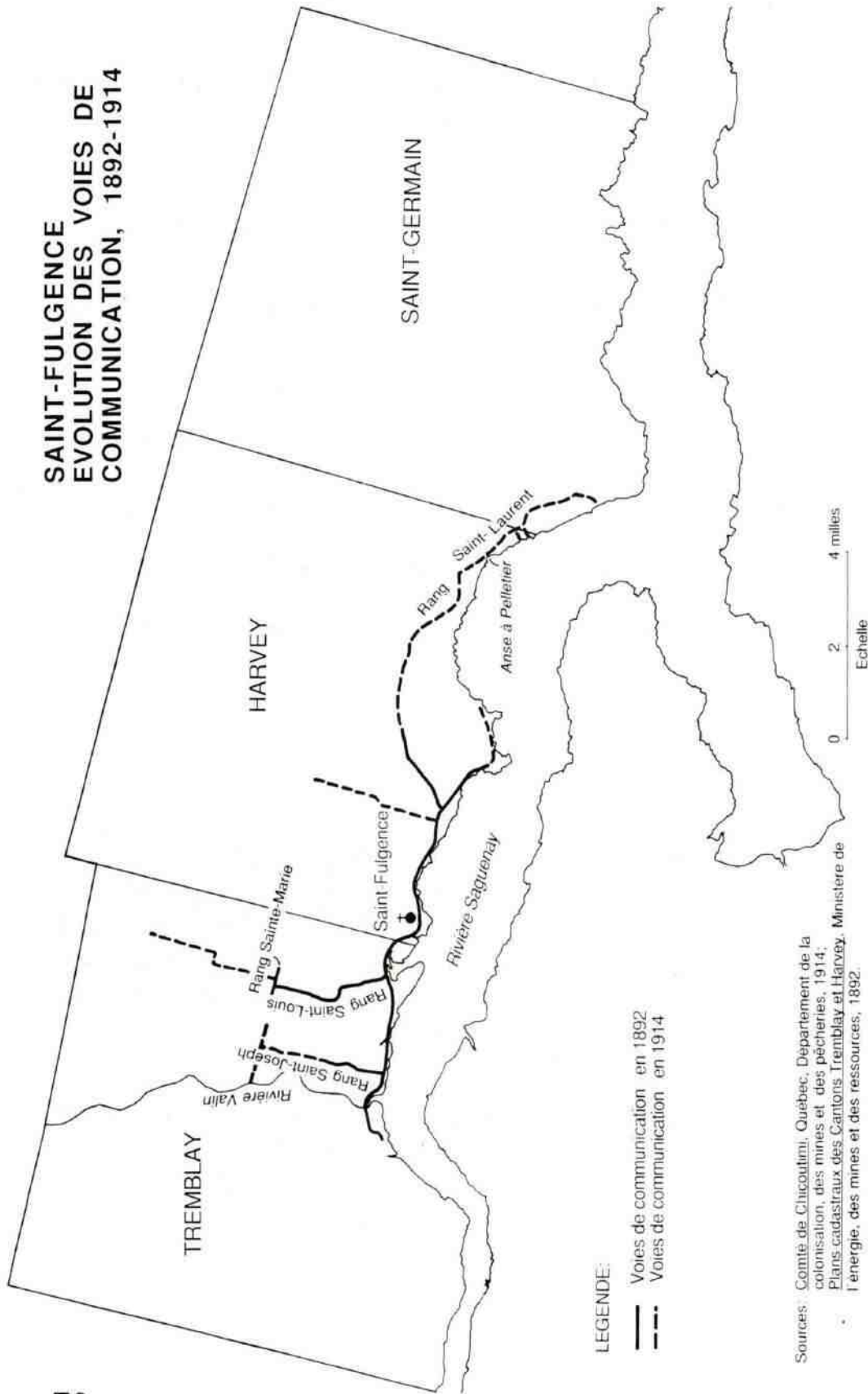
#### Sources:

Pour Saint-Fulgence: Recensements du Canada, 1871 et 1881. Recensements du Canada, 1891 à 1911 (les chiffres ont été ajustés pour exclure la population de Sainte-Rose-du-Nord).

Pour le Saguenay: Recensements du Canada, années concernées.

# carte 3

## SAINT-FULGENCE EVOLUTION DES VOIES DE COMMUNICATION, 1892-1914



- LEGENDE:
- Voies de communication en 1892
  - - - Voies de communication en 1914

Sources: Comté de Chicoutimi, Québec, Département de la colonisation, des mines et des pêcheries, 1914; Plans cadastraux des Cantons Tremblay et Harvey, Ministère de l'énergie, des mines et des ressources, 1892.

## Familles pionnières

### arrivées à Saint-Fulgence entre 1891 et 1910 (1)

<b>Couple</b>	<b>Marriage</b>	<b>Arrivée (2)</b>
Philippe Bergeron et Julie Bouchard	St-Fulgence, 25 nov. 1891	1891
David Pilote et Christine Maltais	La Malbaie, 23 nov. 1858	1891
Napoléon Truchon et Mathilde Tremblay	St-Fulgence, 8 août 1887	1891
Joseph Lavoie et Louise Bouchard	Grande-Baie, 19 janv. 1862	1893
Jean Tremblay et Oveline Simard	(inconnu)	1896
Eliphe Saulnier et Marguerite Tremblay	Bagotville, 17 janv. 1883	1897
Arthur Tremblay et Elmire Tremblay	(inconnu)	1899
François Gagné et Alexina Desgagné	Chicoutimi, 25 avril 1904	1905
Adélarde Corneau et Marie-Elise Girard	(inconnu)	1906
Albert Côté et Emma Brassard	Chicoutimi, 6 mai 1895	1906
Charles Lavoie et Laure Bolduc	St-Fulgence, 19 fév. 1900	1907
Georges Gagnon et Alphéda Desgagné	Anse-St-Jean, 15 juil. 1907	1910

- (1) **Famille pionnière: premier couple du groupe familial ayant fait souche à Saint-Fulgence et y ayant marié au moins un fils.**
- (2) **Première apparition du couple dans les registres de la paroisse.**

## MYSTÈRES DE SAINT-FULGENCE\*

*Depuis les sorcières de Salem brûlées en Nouvelle-Angleterre jusqu'au monstre du Loch Ness, une foule de faits insolites ou mystérieux ont été rapportés de par tous les pays. Réels ou imaginaires, ces phénomènes ont alimenté plusieurs discussions, suscité nombre de craintes, d'espoirs et, bien entendu, de déceptions.*

*Saint-Fulgence a également été le théâtre de phénomènes mystérieux qui ont stimulé l'imagination de plusieurs. En effet, diverses sources mentionnent l'existence d'une maison hantée et la présence d'un trésor dans la paroisse.*

*Au début de 1907, peu après la mort d'Ernest Simard, garçon de neuf ans, des bruits bizarres se firent entendre dans la demeure de sa famille. Ce bruit ressemblait à une sorte de plainte assourdie et lugubre venant de dessous le plancher. La plainte prenait de l'ampleur en soirée, ce qui n'était pas pour rassurer les occupants de la maison. Elle affectait particulièrement deux des soeurs du défunt qui en pleuraient de frayeur.*

*Les recherches pour découvrir l'origine du bruit demeurèrent vaines: aucun animal emprisonné sous le plancher, aucune fente susceptible de siffler ou de beugler au vent. Pour plusieurs, le jeune homme demandait des prières. Interloqué, le curé de l'époque et auteur des notes rapportant le fait, Georges-Hilaire Gagnon, alla sur place se rendre compte de la situation. Incapable d'élucider le mystère, il conseilla à la famille d'offrir quelques messes à la mémoire du défunt, ce*

*qu'elle fit aussitôt. Assez curieusement, les bruits cessèrent immédiatement.*

*L'origine de l'histoire du trésor est moins claire. En gros, au tournant du siècle (ou avant), des navigateurs auraient caché un trésor quelque part sur les rives du Saguenay. En dépit de son improbabilité, certains résidents ont porté foi en son existence et ont effectué des recherches en différents endroits.*

*Le caractère légendaire de l'affaire apparaît dans la diversité des récits qu'on en fit. Selon le témoin, les navigateurs en question auraient été des Français, des Scandinaves ou des pirates. Quant à la nature du trésor, on le décrit soit comme de l'argent, soit comme des pièces de cuivre à l'effigie de Louis XV. On le situe sur un cap (de Roches ou de la Mer) ou au pied du cap de Roches. D'autres, enfin, disent ne pas y croire ou n'en avoir jamais entendu parler. Bref, née quelque part vers 1900, l'histoire est devenue légende au gré de l'imagination de chacun.*

- \* L'histoire de la maison hantée est tirée des notes de l'abbé Gagnon, pp. D-19, D-20; celle du trésor vient des entrevues réalisées auprès de citoyens âgés de la municipalité.



**15. Au début du siècle. À l'entrée du village: la fromagerie, les trottoirs de bois et les enfants (Collection Olivette Tremblay).**



**16. Presbytère, vu d'un autre angle, tel qu'il apparaissait dans les années 1920 (Collection Rose-Alma Gobeil).**



**17. La boucherie. Scène typique d'autrefois. Sur la photo: Clovis Maltais, Jos. Maltais, Jacques Brisson (Collection Annie Maltais).**



**18. Plusieurs générations: le grand-père Narcisse Brisson, avec sa petite-fille et ses arrière-petits-enfants. (Collection Lorenzo Brisson).**

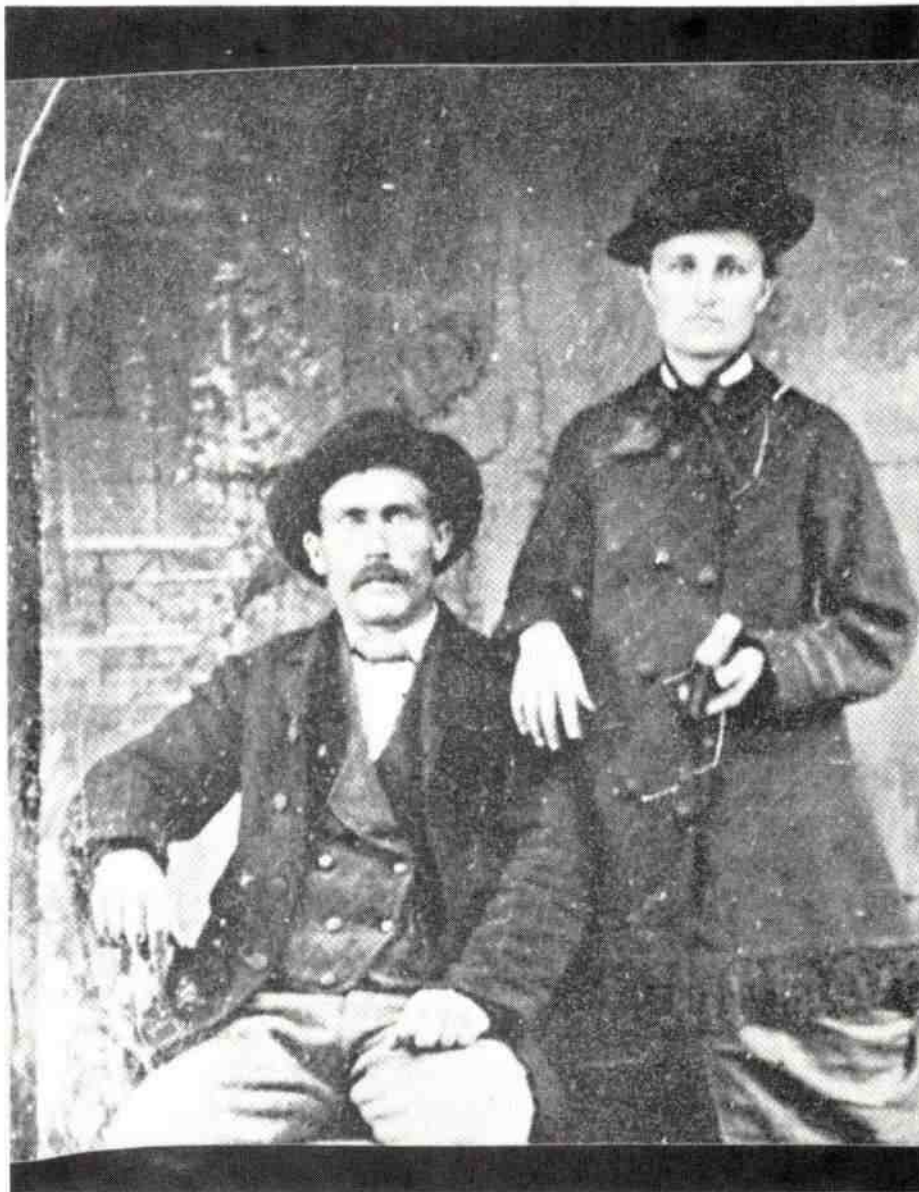




19. Vue du village, en 1938. À gauche, en face de l'église, on peut voir la Salle publique. (Collection Mme John Girard).



20. Vue aérienne du quartier ouest de Chicoutimi, le Bassin, vers 1922. À droite, les installations de la Compagnie de Pulpe (ANQC, FPSHS, no 1490).



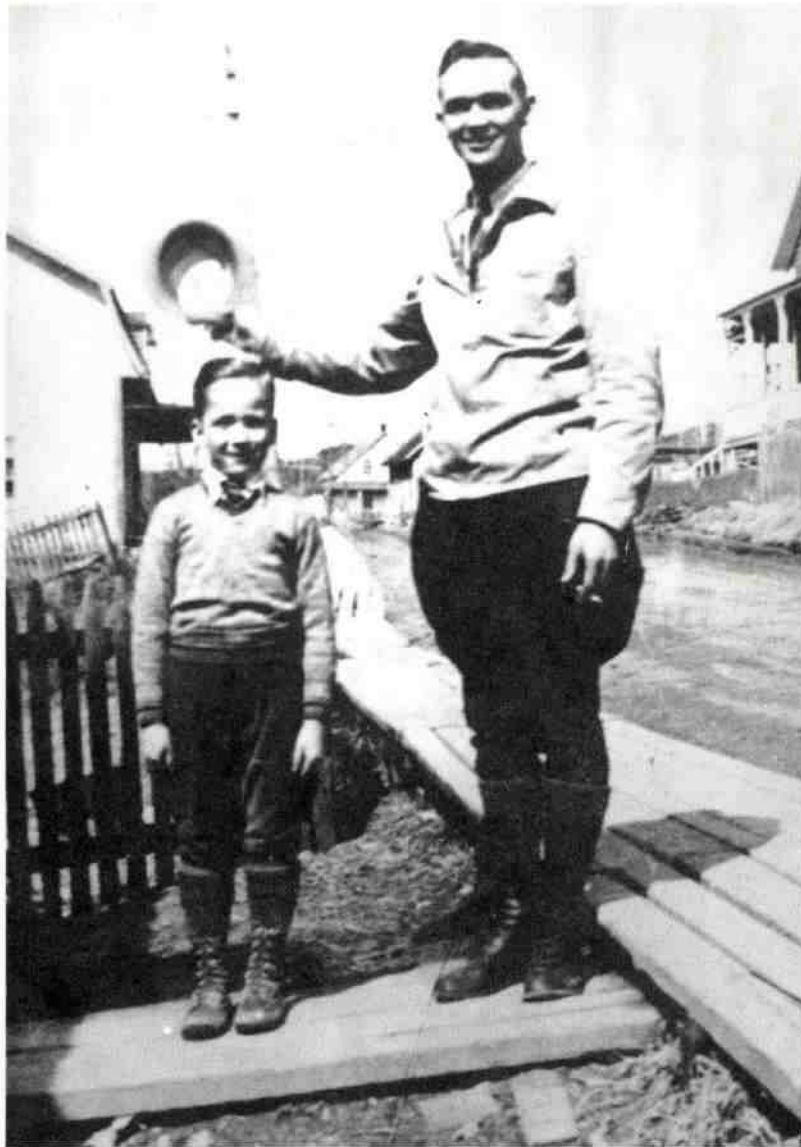
**21. Narcisse Brisson et son épouse, pionniers du secteur des Îles (ANQC, FPSHS, no 13830).**



**22. Quatre curés qui ont joué un rôle particulier à Saint-Fulgence. En haut, de gauche à droite: Jean-Baptiste Gagnon, qui construisit la seconde chapelle (près de l'église actuelle), en 1849; François-Xavier Delâge qui compléta la première église, en 1867. En bas, Louis-Wilbrod Barabé, premier prêtre résident; et Georges-Hilaire Gagnon, auteur ds notes sur l'histoire de Saint-Fulgence. (ANQC, FPSHS, nos 5, 680, 1732 et 1521).**



23. Luc Lemleux, plonnier de l'Anse-aux-Foins et premier maire (ANQC, FPSHS, no 587).



24. Léonce Tremblay, marchand bien connu, devant sa demeure en compagnie de son fils Denis, en 1939. (Collection Michelle Tremblay).